



Joël Andrianomearisoa devant une de ses œuvres, à la galerie parisienne Almine Rech, le 4 mars.

LE GOÛT

La poétique de la démesure de Joël ANDRIANOMEARISOA.

Texte Clément GHYS
Photo Raffaele CARIU

DE MADAGASCAR À VENISE, EN PASSANT PAR LA FRANCE, LE PLASTICIEN FRANCO-MALGACHE DE 46 ANS AUX INSTALLATIONS MONUMENTALES A LE VENT EN POUPE. JUSQU'AU 17 AVRIL, LA GALERIE PARISIENNE ALMINE RECH DÉVOILE UNE SORTE D'AUTOBIOGRAPHIE DE L'ARTISTE À TRAVERS DES ŒUVRES ET DES OBJETS QUI LUI RESSEMBLENT.

LES VOYAGEURS ONT LEURS MANIES, leurs rituels, plus encore que les sédentaires. Joël Andrianomearisoa bouge sans cesse. L'artiste vit entre Paris et Antananarivo, à Madagascar, il est exposé partout, court les foires et les expositions. Et, où qu'il aille, il a toujours des carnets pleins des poches. De petits cahiers, souvent des Moleskine, sans une ligne, qu'il remplit frénétiquement de mots, de dessins, d'inspirations. « *Ce sont des carnets de vie* », dit le plasticien de 46 ans, dans son atelier du 14^e arrondissement parisien, tournant les pages, expliquant le contenu de certaines (là, une référence à Marguerite Duras, là, des mots qui ont surgi au fil de ses humeurs), laissant le mystère planer sur d'autres. Il est souvent question de poésie dans le travail de Joël Andrianomearisoa, de ce que quelques mots mis ensemble sans logique ni cohérence peuvent créer comme sensation sur celui qui les lit. Comme pour les poètes des années 1960 et 1970 ou ceux, avant eux, de la Beat generation, les mots accompagnent sa vie, son quotidien. Mais les fragiles feuilles de ses blocs-notes sont une première étape. L'artiste a de l'ambition, il est apprécié du monde de l'art. Et de ces « *carnets de vie* », le Franco-Malgache fait des installations monumentales, souvent impressionnantes. En 2019, au pavillon malgache de la Biennale de Venise, il présentait *I Have Forgotten the Night*, grande installation de papier de soie noir. En 2021, il faisait ériger au cœur d'Antananarivo, sa ville natale, une

structure métallique de 8 mètres de haut qui affichait en lettres majuscules « Ici, nous portons les rêves du monde ». Des sculptures de ce type, il en a essaimé ailleurs, dans l'aéroport de la ville, mais aussi en France. Ainsi, une telle structure, portant le message « Au rythme de nos désirs dansons sur la vague du temps », a été installée pour la Cité internationale de la langue française, au château de Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, institution culturelle phare du second quinquennat d'Emmanuel Macron. À l'automne 2023, il exposait des sculptures dans un bassin des Tuileries.

Impressionnante, son exposition à la galerie Almine Rech, à Paris, l'est tout autant. Avec un commissariat assuré par Jérôme Sans, « *Things and Something to Remember Before Daylight* » est une plongée dans son univers. « *Je montre tout ce que j'aime* », dit-il en souriant. Dans l'espace de la galerie du Marais, à Paris, se mêlent néons, tableaux, tapisseries, sculptures, objets usuels. Une pièce sonore, réalisée en collaboration avec la chanteuse Camélia Jordana, résonne dans les espaces. Et une pièce olfactive a été créée avec la complicité de Diptyque, un parfumeur avec lequel le plasticien avait collaboré, en octobre 2023 : lors de la foire Paris+, l'artiste avait dévoilé un beau triptyque comprenant une de ses sculptures-poèmes, un collage et un ensemble de dessins.

L'exposition chez Almine Rech est d'envergure. « *Tout me ressemble* », renchérit-il. Les œuvres sont produites en Tunisie, en France, en Belgique ou à Madagascar. Les mots

sont en français, en anglais, en malgache. Des références à divers auteurs sont égrenées, dont une au poète malgache Maurice Ramarozaka. Une sorte d'autobiographie d'un artiste qui a « *un pied à Madagascar, un pied en France* ». À Paris, dans son atelier, près de la rue Daguerre, il dit se sentir « *possédé par l'histoire du quartier, des artistes qui y ont vécu, d'Agnès Varda à César, en passant par Hans Hartung et Valentine Schlegel* ». Sept employés s'y activent. À Antananarivo, une dizaine de personnes travaillent pour lui. Les œuvres sont conçues dans ce va-et-vient permanent.

À Ankadimbahoaka, au sud de la capitale, avec l'entrepreneur Hasnaine Yavarhousen, figure du monde des affaires du pays, il a créé Hakanto Contemporary. Un espace de 300 mètres carrés, dont il est le directeur artistique, consacré à la promotion de l'art contemporain malgache. Une évidence pour celui chez qui on sent une profonde lassitude face au mépris des regards occidentaux, a fortiori français, sur la création actuelle en Afrique et face à la condescendance pétrée de bonnes intentions. Une démarche qu'il partage avec la Franco-Béninoise Marie-Cécile Zinsou, autre figure du monde culturel, ardente défenseuse de la restitution des œuvres. Elle est aussi la créatrice de la Fondation Zinsou, organisme qui promeut la création actuelle, avec un espace à Cotonou et un musée d'art contemporain à Ouidah, dans l'ouest du Bénin – où Andrianomearisoa a exposé.

Lui est né en 1977 dans la capitale, en pleine révolution socialiste de

l'ex-président Didier Ratsiraka, surnommé « l'Amiral rouge ». Sa famille est bourgeoise, intellectuelle. Le goût de l'art et de la poésie surgit dès l'enfance. À la fin des années 1990, il s'installe à Paris, s'inscrit à l'École spéciale d'architecture, où il aura pour directrice de recherche l'architecte Odile Decq. Très vite, Joël Andrianomearisoa mêle performances, vidéos, photos, sculptures, dessins... Il est aujourd'hui l'une des petites vedettes du monde de l'art. Et sa poésie sait très bien s'intégrer dans l'appétit du monde du luxe pour la création actuelle. Ainsi de sa collaboration avec Diptyque ou de celle avec la maison Dior, avec qui il a noué une relation amicale.

Mais, dans son atelier parisien, l'artiste consacre une salle entière à l'une des activités qui lui tient le plus à cœur : les produits sentimentaux. Des objets usuels. On y trouve des tee-shirts, un tablier de cuisine qui proclame « *Waiting for a miracle* » (« en attendant un miracle »), des bouteilles d'alcool, des affiches. Autant de produits plutôt bon marché, loin des records du monde de l'art et qui, dit-il, lui donnent de « *l'énergie* ». Sur des tote bags, ces sacs en tissu réutilisables, il écrit notamment « *Looking for temporary boy friend* » (« à la recherche d'un compagnon temporaire ») et ajoute le nom d'une ville, souvent celle où il expose. Madrid, Ouidah, Toulouse, Antananarivo, Paris... Là où son succès le porte. (M)

« THINGS AND SOMETHING TO REMEMBER BEFORE DAYLIGHT », À LA GALERIE ALMINE RECH, 64, RUE DE TURENNE, PARIS 3^e. JUSQU'AU 17 AVRIL. ALMINERECH.COM